

Brèves littéraires

Brèves

L'anneau d'argent

Claudine Paquet

Numéro 53, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5302ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquet, C. (1999). L'anneau d'argent. *Brèves littéraires*, (53), 49–56.

CLAUDINE PAQUET

L'anneau d'argent

Jeudi soir. Nicolas mange son potage bruyamment. Il prend plaisir à montrer sa langue fraîchement transpercée d'un anneau d'argent. La mère fait quelques remarques mais il ne bronche pas. Le père fulmine : « Le crâne rasé, les tatouages un peu partout sur le corps et maintenant l'anneau sur la langue, ce sera quoi, après ? ». Nicolas, plein de rancœur envers son paternel, exhibe sa poitrine où un deuxième anneau pendouille de son mamelon gauche. Le père soupire de découragement et se tait. Rien ne sert d'argumenter. Le moindre commentaire exacerbe la mauvaise humeur du fils.

Nicolas vide les plats comme un affamé. Ses yeux arrogants expriment le mépris. L'air se raréfie dans la pièce. La tension est à couper au couteau. Le père quitte. Conseil d'administration ce soir. Nicolas pousse son assiette et, sans desservir la table, prend le chemin de sa chambre.

« Attends, Nicolas, dit la mère. Je dois te parler.

— Dépêche-toi m' man, mes chums m'attendent !

— Ne me parle pas sur ce ton. C'est très important ce que je veux te dire.

— Quoi encore ?

— Nicolas... c'est difficile... écoute... ton... ton père a un cancer.

— Un cancer ?

— Oui. Il le sait depuis trois semaines. Et c'est très grave. Le médecin lui donne deux à trois mois à vivre.

— QUOI ?

— Tu as bien compris. »

Nicolas enfle son veston et s'en va sans un mot.

* * *

Vendredi soir. Nicolas dévore son filet mignon. La mère, silencieuse, espère un sourire ou encore un geste de réconciliation entre le père et le fils.

« Nicolas, je vais à la pêche demain et dimanche. Tu viens ?

— Bof ! J'sais pas là... »

Ce semblant de réponse prouve au père que Nicolas sait. Depuis deux ans, il refuse toute activité avec ses parents.

* * *

Ils se rendent au camp de pêche. Entre le père et le fils, des kilomètres de silence. Le soleil darde ses rayons partout sur le paysage. Les émotions se terrent derrière les lèvres closes. Arrivés au camp, ils rentrent les bagages, grignotent des croustilles et préparent l'attirail pour le lendemain. Ils dorment peu.

* * *

Au petit matin, les moustiques attaquent aussitôt qu'ils mettent le nez dehors. Nicolas se charge du panier de pêche, de la glacière et de l'épuisette tandis que le père transporte les cannes à lancer et la boîte à leurres. L'excitation le gagne en pensant à ses moulinets neufs et à ses nouvelles cuillers, toutes plus colorées les unes que les autres. Il sait que Nicolas sera intéressé par ces agrès. Dans l'embarcation, Nicolas agrippe les avirons et rame rapidement pour éloigner les mouches virevoltant autour de leurs casquettes. Le rôle de rameur a toujours été tenu par le père. Aujourd'hui, c'est au tour du fils. Pendant ce temps, le père déplie les cannes et installe les plombs, les cuillers, les hameçons et les vers de terre. Ils arrivent à la décharge du lac.

« Arrête ici. Je suis certain que les poissons nous attendent. Tiens, voilà ta canne à pêche. T'as vu mes nouveaux gadgets ?

— Wow ! »

Les deux hommes retrouvent leur frénésie d'autrefois. La vie apparaît soudainement plus douce, plus facile. Le lac paisible éveille leur complicité retrouvée. Debout dans la chaloupe, il lancent leur ligne chacun de leur côté. Quelques truites mettent leur patience à l'épreuve. La discussion s'amorce :

« T'aimes la pêche, hein, Nicolas ?

— Oui, j'adore ça.

— J'espère que tu vas revenir souvent lorsque...

— ...

— Tu le sais, Nicolas, que je suis malade.

— Oui, papa. »

Ce dernier « Oui, papa » parvient à l'oreille du père avec une telle douceur qu'il en a les larmes aux yeux. Durant les derniers mois, que de mots retenus, de disputes, de colères...

« Nicolas, j'aimerais bien te parler. Tu sais, je vais mourir bientôt et...

— Ne dis pas ça.

— Oui, je le dis parce que c'est vrai.

— Ils vont peut-être trouver un remède.

— Non, Nicolas. C'est un cancer très malin. Tu sais, je veux dire que...

— Papa, ça mord ! Et c'en est une grosse. Regarde !

— Wow ! Attends, j'apporte l'épuisette. Voilà, tu peux l'avancer. »

Nicolas, nerveux, rembobine vivement la ligne jusqu'à ce que la truite soit prise dans le filet. Ils pêchent tout l'après-midi puis, sourire aux lèvres, retournent au camp de pêche, nettoient les truites et se cuisent un souper royal. Le père offre une bière à son fils pour la première fois. Nicolas l'accepte, étonné. L'alcool les détend.

« Papa, est-ce qu'on retourne au lac demain ?

— J'aimerais bien essayer le *Beauséjour*. Ça te tente ?

— Moi, n'importe où, pourvu que ça morde ! »

Ils finissent le repas et lavent la vaisselle.

« Nicolas, c'est important pour moi que je te dise... »

L'agitation gagne Nicolas. Il essuie les ustensiles, laisse tomber un couteau. Ses gestes se font gauches. Ses pupilles fixent le comptoir.

Je veux te dire que malgré nos divergences d'opinions et nos querelles des derniers mois, je t'aime toujours autant. Je ne suis pas toujours d'accord avec ton mode de vie, mais ça n'empêche pas que tu es mon fils et que je t'aime.

Nicolas rougit, retient son souffle. Ses doigts se crispent. Il aimerait dire quelque chose mais n'y arrive pas. Son père lui tapote l'épaule afin de réduire la tension. Nicolas se débarrasse de son linge et éclate en sanglots. Les deux hommes, aussi grands l'un que l'autre, s'étreignent. Des larmes coulent en silence. Sans un mot, ils nettoient le comptoir et la table. En soirée, ils jouent aux cartes, parlent de pêche, de baseball, de tout sauf d'eux-mêmes.

Après deux bonnes journées de pêche, ils rentrent, heureux. Des mots et des rires accompagnent le retour. Dans le cœur du père, flotte l'impression d'avoir crevé un abcès.

* * *

La semaine reprend son cours. Nicolas, les traits tendus, retrouve sa hargne virulente. Tout l'exaspère : ses professeurs aux propos impertinents, sa mère trop protectrice. Il jure même contre le vent qui lui fouette le visage. Contre son père, il ne maugrée plus, ne dit plus rien. Silence embarrassé. À la polyvalente, ses amis l'irritent. La poitrine chargée de rage, il provoque une bagarre pour la première fois. Le visage couvert d'ecchymoses, il revient à la maison en pleurant.

La peine se mêle à la colère. Maintenant, lorsqu'il songe à son père, son cœur se serre.

Au souper, son visage tuméfié entraîne une série de questions auxquelles Nicolas ne répond pas. Incapable d'utiliser un ton doux, il préfère se taire. Les yeux braqués sur son plat, il évite de regarder le visage blafard de son père. Ce dernier cherche des mots qu'il ne trouve plus. Le silence insoutenable ravive la douleur de Nicolas, qui pousse violemment son assiette et se réfugie dans sa chambre. Assis, la tête entre les mains, il fond en larmes. Les sanglots retenus cèdent avec fougue.

Les semaines passent. Le cancer gruge le père. Très affaibli, étendu sur le divan, il demande à voir Nicolas.

« Nicolas, je veux te dire que tout s'arrangera pour toi. Tu traverses un dur moment mais ça passera. Je vais bientôt mourir.

— Arrête, arrête, ne dis pas ça.

— C'est la vérité mon fils. La mort est proche, je ne pourrai tenir encore longtemps. »

Nicolas serre les lèvres. Sa mère l'entoure de ses bras. Il ne résiste plus, éclate en sanglots en se cachant le visage.

Nicolas sort moins souvent. Il passe plus de temps avec son père. Celui-ci ne remarque plus l'anneau d'argent sur la langue de son fils.